

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Je termine ce bulletin
juste avant de partir en
voyage.

Cette fois-ci pour de vrai !

La liturgie à Saxon
(Suisse) sera donc
retardée (dès mon retour,
plaise à Dieu).

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- DE LA VIE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE
- 50 000 MONSQUÉES FERMÉES EN IRAN
- NE PAS JUGER
- LE PLUS BEL OFFICE DE MA VIE
- Pourquoi le 29 février était-il perçu en Russie
comme une date maudite ?
- LA PRIÈRE ET LE PETIT RENARD
- Quel rôle a tenu l'icône de la Vierge de
Vladimir dans l'histoire russe ?
- PARDONNE-LEUR !
- CONSIDÉRATIONS
- TA AGIA GON AGION

**L'amour du prochain sans la
vérité, c'est de la haine.**

saint Maxime le Confesseur



DE LA VIE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE (dont nous célébrons la conception ces jours-ci)

... Après que ces choses eurent lieu, Jean me conduisit dans un lieu solitaire et désert qui était à un mille de la ville et où il y avait une montagne escarpée. Nous y restâmes trois jours lesquels Jean demeura en prière et à jeun, demandant à Dieu d'accorder aux frères ce qu'ils désiraient. Et le troisième jour, il m'appela et me dit : "Mon fils Prochore, va à la ville et apporte-moi du papier et de l'encre, mais ne dis pas aux frères en quel lieu je me trouve». J'entrai dans la ville, et j'exécutais son ordre, lui apportant ce qu'il avait demandé, et il me dit : "Laisse-là ce papier et cette encre, et retourne à la ville, et reviens à moi dans trois jours» «Je fis ce qu'il avait ordonné et je revins à lui le troisième jour, et je le trouvai en prière, et quand il eut fini de prier, il me dit : "Prends le papier et l'encre, et assieds-toi à ma droite". Je le fis, et aussitôt un grand orage s'éleva, et il y eut un grand bruit de tonnerre et toute la montagne fut ébranlée et je tombai par terre, saisi de frayeur, la face contre terre, et je restai longtemps comme mort. Mais Jean me releva et me dit : «Mon fils Prochore, écris avec soin ce que tu entendras de ma bouche". Et Jean, se tenant les yeux dirigés vers le ciel, ouvrit la bouche, et commençant le saint Evangile, il dit : *Au commencement était le Verbe*, et il continua ainsi, tenant les yeux fixés aux ciel jusqu'à ce qu'il eut dit : Et les ténèbres ne le comprirent point. Ensuite, après une petite interruption, il continua de dire les autres paroles. J'écrivais assis, et nous restâmes ainsi deux jours et six heures, lui parlant, et moi écrivant. Et quand Jean eut fini le discours divin, nous retournâmes chez Sosipater et chez Prodiane, sa mère, et nous y passâmes la nuit. Et Jean dit à Sosipater : «Mon fils, procure-nous du parchemin excellent pour y écrire le saint Evangile que Dieu a daigné nous révéler». Sosipater obéit, et Jean m'ordonna de m'asseoir et d'écrire le saint Evangile, ce qu'avec la grâce de Jésus Christ, notre Seigneur, j'accomplis heureusement.

Au temps où j'écrivais l'Evangile, Jean prêchait l'Evangile au peuple dans l'île entière, ordonnait des évêques, des prêtres et les autres ministres de l'Eglise. Et quand j'eus achevé d'écrire, Jean ordonna que tous les frères se réuniraient dans l'église de Dieu, et il commanda de lire le saint Evangile en présence de cette assemblée. Je le lus et tous les assistants se réjouirent, glorifiant Dieu et louant ses grandeurs. Jean dit à tous les frères de recevoir le saint Evangile, et de le copier et de le placer dans toutes les églises, ce qu'ils firent. Et il dit : «Gardez dans votre île la copie qui est écrite sur des peaux de chèvre, et il faut que nous apportions avec nous à Ephèse celle qui est écrite sur papier». Et quand ces choses furent faites, Jean passa sept mois à parcourir les villages de l'île en prêchant, et il quitta ensuite l'île, où il avait écrit de sa main l'Apocalypse ainsi que Dieu le lui avait commandé.

Dans : Actes de saint
Jean l'Évangéliste par
Prochore



La grotte de saint Jean à
Patmos

Un moine était procureur d'un grand cœnobium et au cours de ses allées et venues pour le monastère il lui arriva de tomber dans la fange de la licence. Or il vint à mourir et son visage devint noir comme le fond d'une marmite. Le père du monastère qui était un spirituel, voyant ce qui était arrivé, réunit toute la communauté et dit : «Ce frère a quitté la vie et vous savez que, pour votre repos et tranquillité, il se dépensait de bon cœur à faire les commissions et en homme il trébucha par le fait du mauvais; puisque c'est à notre occasion qu'il est tombé dans des péchés, venez, dépensons-nous sans relâche pour lui et prions le Dieu miséricordieux, car ses miséricordes s'étendent à toutes ses œuvres.» Ils commencèrent donc à jeûner avec larmes et à implorer Dieu pour qu'il lui fasse miséricorde. Et ils passèrent tous trois jours et trois nuits à jeun sans rien manger, mais pleurant et se lamentant sur la perte du frère. Et le père du monastère entra en extase et contempla le Sauveur qui s'émouvait du labeur des frères, tandis que le diable se mettait à accuser et à dire : «Maitre, celui-ci est à moi, je te prie, il appartient à nos œuvres; moi j'ai collaboré avec lui au péché. Tu es un juste juge, Seigneur, juge avec justice.» Le Sauveur répondit donc en disant : «Juste juge, je le suis, mais aussi miséricordieux; et la limite de ma justice, c'est ma miséricorde et mon amour de l'homme; et parce que je suis miséricordieux et ami de l'homme, il ne convient pas que je ne tienne pas compte de la supplication qui m'est adressée par des hommes si nombreux en faveur d'un unique blessé. Et de plus c'est à cause de ceux qui prient qu'il est tombé dans le péché; il aurait pu lui aussi demeurer dans la paix comme eux tous au monastère et être préservé de la blessure des traits du mauvais. Mais c'est à l'occasion des commissions pour les frères qu'il a trébuché comme un homme. Ne vois-tu pas comme tous se sont exposés à la mort pour lui ? Et tous mourront-ils pour un seul ? Toutefois, persuade-leur de cesser de me supplier et prends-le. Mais si tant d'âmes courent le risque de mourir de faim pendant trois jours et trois nuits, me supplient et me prient avec larmes pour lui, ne se relâchent pas de leurs prières accompagnées de gémissements, de genuflexions, la tête couverte de cendre ! Toute cette foule en prière ! Et cela pour celui qui a péché non intentionnellement ni par apostasie, mais qui est tombé dans le péché, en homme, par surprise. N'est-il pas convenable qu'ils obtiennent l'objet de leur demande comme s'ils s'adressaient aux rois de la terre ? Si en effet une ville tout entière voit un condamné qu'on mène à la mort, l'instance populaire fait appel au suffrage du roi et arrache le condamné des mains du bourreau. Combien plus moi le roi vraiment juste et ami des hommes, accorderai-je à mes soldats l'objet de la prière et de la supplication qu'ils m'adressent en faveur d'un seul ?» Lorsque le Seigneur eut dit cela, le diable fut honteux et disparut. Or lorsqu'il revint de son extase, l'abbé du monastère raconta tout aux frères et ils furent transportés d'une joie immense. Et le visage du frère commença à se purifier peu à peu de sa noirceur et devint tout à fait propre. Et convaincus que Dieu avait rangé son âme dans l'héritage de la vie, ils firent cortège à sa dépouille et l'ensevelirent. Et ils se réjouirent fort du salut miraculeux du frère, disant : «Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent en vérité.»

Un ancien a dit : «Enlève les tentions, et nul ne sera saint, parce que celui qui fuit la tentation profitable, fuit la vie éternelle; sont en effet les tentations qui ont procuré les couronnes aux saints.»

50 000 mosquées fermées en Iran : Rapports

Dans : CNA (traduction automatique)

L'opinion selon laquelle l'islam est une cause perdue pour les missionnaires chrétiens était largement répandue. Mais dans le monde musulman, un changement semble s'opérer : de plus en plus de personnes se détournent de l'islam pour se tourner vers le christianisme.

Ce mouvement est particulièrement visible en Iran, où le régime a de plus en plus de mal à affirmer son pouvoir face au mécontentement croissant, comme le rapportent l'organisation missionnaire *The Tide* et la chaîne *CBN New*.

David Garrison, l'auteur du livre «Wind in the House of Islam», a constaté qu'il n'y avait pas eu de vague connue de conversions au christianisme au cours des douze premiers siècles de l'islam. Mais cela a changé au cours des dernières décennies.

Selon un sondage interne anonyme, 80 pour cent des Iraniens préfèrent désormais un gouvernement démocratique et beaucoup se détournent de l'islam.

Todd Neutleton de The Voice of the Martyrs (VOM) a décrit la situation de la manière suivante : «Vous avez un pays avec l'un des taux de toxicomanie les plus élevés au monde. C'est un pays où la corruption fait rage. Plus de la moitié de la population vit en dessous du seuil de pauvreté».

De nombreux Iraniens se demandent donc : «Si c'est le résultat de 45 ans d'islam, quelles sont les alternatives?»

Nettleton a indiqué qu'environ un million de musulmans avaient quitté l'islam pour se tourner vers le christianisme. Selon lui, cette évolution pose de grands défis au régime iranien.

«Nous avons appris que 50 000 des 75 000 mosquées ont été fermées. Ce n'est pas quelque chose qui fait plaisir au régime. A bien des égards, ils essaient de consolider leur pouvoir et d'étouffer toute forme de dissidence», explique Nettleton.

La situation est similaire dans d'autres parties du monde musulman. Don Shenk, directeur de «The Tide», a rapporté que les musulmans parviennent à une nouvelle compréhension de Dieu à travers des rêves et des visions..

«Nous recevons des réactions d'auditeurs qui disent qu'ils comprennent maintenant que Dieu les aime. Avant, ils pensaient que Dieu voulait les punir», a déclaré Shenk. Il cite l'exemple d'un groupe de 200 musulmans dans la bande de Gaza qui ont trouvé la foi grâce à un rêve commun sur Jésus.

Le film «More than Dreams» avait déjà documenté en 2007 de tels phénomènes, qui se sont avérés être plus que des rêves.

Après la conquête islamique de la Perse au septième siècle, le territoire iranien actuel a été islamisé et est devenu au fil des siècles un centre d'interprétation chiite de l'islam.

En 1501, la dynastie safavide a fondé le premier empire chiite en Iran et a élevé l'islam chiite au rang de religion d'État.

Avant la révolution islamique de 1979, l'Iran était une monarchie sous le règne de la dynastie Pahlavi. Le dernier shah, Mohammad Reza Pahlavi, a gouverné le pays de 1941 à 1979.

Durant son règne, il a tenté de moderniser l'Iran et de le rapprocher des normes occidentales, ce qui a été connu sous le nom de «révolution blanche».

Cela comprenait des réformes agraires, la promotion de l'industrialisation, l'amélioration de l'éducation et le renforcement des droits des femmes.

En 1979, la révolution islamique a conduit à la création de la République islamique d'Iran sous la direction de l'ayatollah Khomeini. La nouvelle constitution a établi l'islam chiite comme base du gouvernement et de la société iranienne. Depuis lors, le pouvoir est entre les mains des chefs religieux.

Après la révolution, l'Iran a connu un régime théocratique strict, régi par la loi islamique (charia).

L'abbé Antoine a dit : «Dieu ne laisse pas venir les combats sur cette génération comme sur les anciens, car il sait que les gens d'aujourd'hui sont faibles et ne peuvent les supporter.»

NE PAS JUGER

Voici quelques sentences concernant le jugement du prochain. Il y en a bien plus, car juger son prochain c'est un péché grave !

Les anciens disaient : «Rien de pire que de juger.»

Un ancien a dit : «En toute épreuve qui t'arrive, n'incrimine personne, sinon toi seul, en disant : *Ceci m'arrive à cause de mes péchés.*»

Un frère demanda : «Voici qu'un homme frappe son esclave pour une faute qu'il a commise. Que va dire l'esclave ?» Le vieillard répondit : «Si c'est un bon esclave, il dira : *Aie pitié de moi ! j'ai péché.*» Le frère lui dit : «Ne dira-t-il rien d'autre ?» Le vieillard dit : «Non, car dès lors qu'il prend sur lui de s'accuser et de dire : *J'ai péché*, sur-le-champ son maître a pitié de lui. Mais la fin de tout cela, c'est de ne pas juger le prochain. Car quand la main du Seigneur fit périr tout premier-né en Égypte, il n'y avait pas de maison où il n'y eût un mort.» Le frère lui demanda : «Que veut dire cette parole ?» Le vieillard lui répondit : «Si nous nous appliquons à voir nos péchés, nous ne verrons pas les péchés du prochain. C'est en effet une folie, quand on a un mort à soi, de le laisser là pour s'en aller pleurer celui du voisin. Mourir vis-à-vis de ton prochain, c'est porter tes péchés et ne pas te soucier à propos de n'importe quel homme, s'il est bon ou mauvais. Ne fais de mal à personne, n'aie pas dans ton cœur des pensées mauvaises à l'égard de quiconque. Ne méprise pas celui qui fait le mal. Ne te laisse pas circonvenir par celui qui fait du mal à son prochain, et ne te réjouis pas non plus avec celui qui fait du mal à son prochain. Ne parle jamais mal de quelqu'un, mais dis : *Dieu connaît chacun*. Ne te laisse pas convaincre par le médisant et ne prends pas plaisir à ses racontars. N'imité pas non plus celui qui dit du mal de son prochain. C'est cela le Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. (Lc 6,37). N'aie d'inimitié avec personne et ne garde jamais de haine dans ton cœur. N'imité pas non plus celui qui a de la haine pour son prochain. C'est cela la paix. Excite-toi à tout cela. La peine est pour peu de temps et le repos pour toujours, par la grâce du Dieu Verbe. Amen.

Un frère de Pharan du nom d'Arétas était un peu relâché dans sa vie monastique. Quand il fut sur le point de mourir, quelques-uns des pères étaient assis autour de lui. Et son ancien le voyant partir du corps avec joie et allégresse, et voulant édifier les frères, lui dit : «Frère, crois-le, nous savons tous que tu n'étais pas trop zélé pour

l'ascèse; et comment t'en vas-tu ainsi avec contentement ?» Le frère lui dit : «Crois-moi, père, tu dis la vérité. Néanmoins depuis que je suis devenu moine, à ma connaissance, je n'ai pas jugé un homme, mais sur-le-champ, le jour même, je me suis réconcilié avec lui. Aussi j'ai l'intention de dire à Dieu : *Tu as dit, ô Maître : Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, et pardonnez et il vous sera pardonné.*» Tous furent édifiés et l'ancien lui dit : «Paix à toi, mon enfant, car toi tu seras sauvé même sans labeur.»

L'abbé Isaac de Thèbes vint un jour dans un coenobium. Voyant un frère commettre une faute, il le jugea. A son retour au désert, un ange du Seigneur vint se tenir devant la porte de sa cellule et lui dit : «Non, je ne te laisserai pas entrer !» L'ancien lui en demanda la raison. L'ange lui répondit : «Dieu m'a envoyé pour te dire : Où m'ordonnes-tu d'envoyer ce frère coupable que tu as jugé ?» Aussitôt Isaac fit une métanie en disant : «J'ai péché, pardonne-moi.» Et l'ange lui dit : «Lève-toi, Dieu t'a pardonné; mais garde-toi à l'avenir de ne jamais juger personne avant que Dieu ne l'ait fait lui-même.»

Un des saints apprit qu'un des frère était tombé dans la fornication et dit : «Il a mal fait.» Peu de jours après le frère mourut et un ange de Dieu vint avec l'âme du frère chez l'ancien et lui dit : «Voici : Celui que tu as jugé est mort. Où veux-tu donc que je le jette ? Dans le Royaume ou dans le châtement ?» Et jusqu'à sa mort l'ancien continua demander pardon à Dieu pour cette faute avec des larmes et grands travaux.

L'abbé Antoine a dit : «Un temps vient où les hommes seront fous, et quand ils verront quelqu'un qui n'est pas fou, ils s'insurgeront contre lui, disant : *Tu es fou*, parce qu'il n'est pas comme eux.»

LE PLUS BEL OFFICE DE MA VIE

À l'époque soviétique, il n'existait pas de symbole plus terrible de la dévastation de l'Église russe que le monastère de Diveïevo.

Fondé par le bienheureux Seraphim de Sarov, il n'était plus que ruines. Celles-ci surplombaient un misérable chef-lieu de district qu'on avait autrefois transformé en accueillante et radieuse ville de Diveïevo. Les autorités n'avaient pas complètement détruit le monastère. Elles en avaient laissé des vestiges en signe de leur victoire comme monument devant rappeler à l'Église sa soumission éternelle. Près du portail d'entrée, une statue du guide de la révolution, bras dressé vers le ciel, accueillait tout visiteur du monastère saccagé.

Tout ici voulait signifier l'impossible retour au passé. Toutes les prophéties du bienheureux Seraphim, tant aimé de toute la Russie orthodoxe, à propos de la grande destinée du monastère de Diveïevo semblaient moquées, foulées aux pieds. Pas la moindre trace d'église en activité, ni à proximité, ni à des lieues à la ronde. Toutes avaient été dévastées. Quant au monastère de Sarov, autrefois si illustre, et à la ville alentour, ils abritaient, sous le nom de code d'Arzamas-16, un des centres les plus secrets et protégés de l'Union soviétique. On y fabriquait des armes nucléaires.

Les prêtres qui risquaient un pèlerinage à Diveïevo le faisaient incognito, habillés en civil. Mais ils étaient malgré tout surveillés. L'année où j'eus l'occasion de découvrir ce monastère en ruines, deux hiéromoines venus se recueillir en ces saints lieux furent arrêtés, sauvagement battus au poste de la milice et incarcérés durant quinze jours dans une cellule au sol gelé.

Cet hiver-là, l'archimandrite Boniface, moine remarquable et d'une grande bonté de la laurie de la Trinité-Saint-Serge, m'avait demandé d'aller avec lui à Diveïevo. Selon les règles en usage dans l'Église, un prêtre voyageant au loin avec le saint sacrement – le corps et le sang du Christ – doit absolument être accompagné, afin d'être en mesure, face à des circonstances imprévues, de défendre et de conserver avec lui ces objets sacrés. Le père Boniface se rendait là-bas pour donner la communion à de vieilles moniales habitant dans les parages et dernières survivantes du monastère d'avant la révolution.

Nous devions nous rendre en train à Nijni-Novgorod, qu'on appelait alors Gorki, et, de là, gagner Diveïevo en voiture. Le père ne dort pas de la nuit : c'est que le petit tabernacle avec le saint sacrement était pendu à son cou, attaché par un fil de soie. J'étais sur la couchette voisine et quand de temps à autre le martèlement des roues me réveillait, j'apercevais le père, assis à la petite table, plongé dans l'Évangile qu'il lisait à la faible lumière de la veilleuse du compartiment.

Nous arrivâmes à Nijni-Novgorod, terre natale du père Boniface, et nous arrêtâmes chez ses parents. Il me fit lire un livre d'avant la révolution: le premier tome des œuvres du hiérarque Ignace (Briantchaninov). Je ne fermai pas l'œil de la nuit tant j'étais captivé par la découverte de cet écrivain religieux.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Diveïevo, qui se trouvait à près de quatre-vingts kilomètres de là. Le père avait essayé de s'habiller en sorte que l'on ne pût reconnaître en lui un prêtre : il avait soigneusement remonté les pans de sa soutane sous son manteau et dissimulé sa très longue barbe dans son col et sous une écharpe.

Le jour tombait quand nous parvînmes à destination. À travers la vitre du véhicule, dans les tourbillons de la tempête de neige – nous étions en février –, je distinguai un haut clocher privé de sa coupole ainsi que des charpentes d'églises en ruines. Malgré ce spectacle désolant, je fus frappé par l'extraordinaire puissance et la force mystérieuse qui émanaient de ce lieu saint. Et aussi par la pensée que le monastère de Diveïevo n'avait pas succombé et vivait d'une vie secrète, inconcevable pour le monde.

Et c'était bien cela ! Dans une misérable isba de la périphérie, je découvris quelque chose que je n'aurais pu imaginer dans aucun de mes rêves les plus lumineux. Je vis l'Église toujours triomphante, debout, jeune et se réjouissant de son Dieu, de son Créateur et Sauveur. C'est là que je saisi pour la première fois à quel point les paroles de l'apôtre Paul : «Je puis tout en Jésus Christ qui me rend fort !» étaient percutantes et audacieuses.

L'office le plus beau et le plus inoubliable de ma vie eut aussi lieu là-bas, non dans une superbe cathédrale, ou dans une église patinée par le temps, mais dans une petite maison, au 16 de la rue Lesnaïa du chef-lieu de district de Diveïevo.

D'ailleurs, ce n'était pas exactement une maison, mais une isba pour les bains transformée en logis. Je me retrouvai là en compagnie du père Boniface et aperçus dans une petite pièce au plafond très bas dix femmes terriblement âgées. La plus jeune avait largement dépassé les quatre-vingts ans. Et la plus vieille devait avoir plus de cent ans, c'est certain. Elles portaient toutes de modestes vêtements de vieilles femmes et des fichus ordi naires. Elles n'avaient ni rason, ni klobouk, ni voile. En quoi étaient-elles des religieuses ? «De simples et braves femmes», aurais-je pensé si je n'avais su qu'elles étaient les personnes les plus courageuses parmi nos contemporains, de vraies ascètes qui avaient passé dans les prisons et les camps de longues années, voire des décennies. Et en dépit de toutes ces épreuves, leur foi et leur fidélité à Dieu n'avaient fait que s'affermir dans leur âme.

Je fus impressionné de voir le père Boniface, archimandrite respecté, doyen des églises des bâtiments patriarcaux à la laure de la Trinité-Saint-Serge, guide spirituel émérite, bien connu à Moscou se mettre aussitôt à genoux et se prosterner devant ces vieilles femmes ! J'avoue que je n'en croyais pas mes yeux. Puis le prêtre se releva et entreprit de bénir chacune de vieilles femmes qui clopinaient vers lui. Elles étaient, de toute évidence, sincèrement heureuses de sa venue.

Pendant qu'ils échangeaient des salutations, je regardai autour de moi. Sur les murs de la petite pièce, on remarquait des icônes dans leurs encadrements faiblement éclairées par de petites veilleuses. L'une d'elles attira immédiatement mon attention. C'était une grande icône de belle facture du bienheureux Seraphim de Sarov. Le visage du starets brillait de tant de chaleureuse bonté que l'on ne pouvait en détacher le regard. Comme je l'appris plus tard, elle avait été peinte, juste avant la révolution, pour la nouvelle église de Diveïevo qui n'eut pas le temps d'être consacrée, mais fut miraculeusement sauvée de la profanation.

Entre-temps, on s'était préparé pour la vigile. Quand les sœurs sortirent de leurs cachettes et déposèrent sur une table de bois grossièrement taillée des objets authentiques ayant appartenu à Seraphim de Sarov, j'en eus le souffle coupé. Il y avait là l'étole de cellérier du bienheureux, ses chaînes – reliées à une lourde croix de fer –, une mitaine de cuir, la vieille marmite en fonte dans laquelle il préparait ses repas. Pendant dizaines d'années près le saccage du monastère, les sœurs de Diveïevo s'étaient transmis de main en main ces reliques.

Ayant revêtu ses habits sacerdotaux, le père Boniface annonça le début de la vigile. Instantanément, les moniales se redressèrent et se mirent à chanter.

Quel chœur merveilleux et impressionnant c'était ! «Ton six ! Seigneur, je crie vers Toi, exauce-moi !» proclama d'une voix rauque la canonarce âgée de cent deux ans et qui avait passé près de vingt ans de sa vie dans les prisons et lieux de bannissement.

«Seigneur, je crie vers Toi, exauce-moi ! Entends-moi, Seigneur !», entonnèrent avec elle toutes ces moniales.

Ce fut un office qu'il est difficile de rendre par des mots. Les cierges brûlaient. De son icône, le bienheureux Seraphim de Sarov nous enveloppait d'un regard plein de bonté et de sagesse. Ces femmes étonnantes chantèrent presque tout l'office par cœur. Parfois seulement, l'une d'entre elles consultait rapidement de gros livres, sans même chausser des lunettes, à l'aide d'une loupe à manche de bois. c'est ainsi qu'elles avaient officié dans les camps dans les lieux d'exil, et ici, quand elles étaient revenues à Diveïevo, à leur libération, et s'étaient installées dans de pauvres chaumières à la périphérie de la ville. Tout cela leur semblait normal et moi, je ne savais plus si j'étais au ciel ou sur la terre.

Ces vieilles moniales possédaient en elles une telle énergie spirituelle, une telle force de prière, un tel courage, une telle douceur, une telle bonté, un tel amour, une telle foi que c'est là, à cet office religieux, que je compris qu'elles étaient capables de surmonter n'importe quel obstacle : un tout puissant pouvoir sans Dieu, l'incroyance du monde et la mort elle-même, qu'elles ne craignaient nullement.

Dans Tikhon Chevounov : Père Rafaïl et les autres saints de tous les jours (éditions des Syrtes)

LA PRIÈRE ET LE PETIT RENARD

En Egypte, où dans les temps reculés du christianisme se trouvaient beaucoup de grands monastères, un moine s'était lié d'amitié avec un fellah, un paysan candide et peu lettré. Un jour, celui-ci dit au moine :

– Moi aussi, je vénère Dieu qui a créé ce monde ! Chaque soir, je verse du lait de chèvre dans une écuelle et je la place sous un palmier. La nuit, Dieu vient et boit mon bon lait. Il l'aime beaucoup ! Il ne reste jamais rien dans l'écuelle.

A ces mots, le moine ne put s'empêcher de rire. Il expliqua simplement et avec bonté à son ami que Dieu n'avait nul besoin de lait de chèvre. Mais le paysan s'entêtait. Alors, le moine lui proposa de surveiller ce qui se passerait la nuit prochaine, une fois l'écuelle de lait déposée sous le palmier.

Aussitôt dit, aussitôt fait : cette même nuit, le moine et le fellah se postent non loin de l'arbre et, au clair de lune, aperçoivent un petit renard qui s'approche, puis lape tout le lait.

Cette découverte frappa le paysan comme la foudre.

– Oui, admit-il peiné, maintenant je vois que ce n'était pas Dieu ! Le moine essaya de le reconforter et lui dit que Dieu était Esprit, qu'il était tout à fait autre que notre monde, que les hommes accédaient à sa connaissance d'une façon particulière ... Mais le paysan se tenait devant lui, tête baissée. Il se mit ensuite à pleurer et retourna à sa chaumière.

Le moine prit lui aussi le chemin de sa cellule. Or, en y parvenant, il vit avec stupéfaction un ange qui lui en interdisait l'entrée. Effrayé, il tomba à genoux et l'ange déclara :

– Cet homme simple n'avait ni éducation, ni sagesse, ni lettres pour honorer Dieu autrement qu'il l'a fait. Et toi qui es sage et lettré tu lui as ôté cette possibilité. Tu vas m'objecter que tu as raison, sans aucun doute, correctement. Mais il y a une chose que tu ignores, ô, âge, : c'est que Dieu, par égard pour le cœur sincère de ce paysan, que envoyait chaque nuit le petit renard après de palmier pour le consoler et lui permettre une offrande.

Pourquoi le 29 février était-il perçu en Russie comme une date maudite ?

Les Slaves considéraient que le 29 février était le jour du patron de la mort, Kochtcheï. Après l'adoption de la foi orthodoxe, en cette date, l'on a commémoré le saint Jean Cassien et l'on pensait qu'il n'apportait que des malheurs.

Cassien l'Impitoyable, Cassien l'Envieux, Cassien le Tordeur, Cassien le Rancunier – le peuple l'avait doté des caractéristiques les moins agréables. L'on croyait que rien que de son regard il était capable d'incinérer un être, qu'il retenait derrière 12 cadenas des vents qu'il était capable d'envoyer ravager la terre et qu'il pouvait envoyer des maladies aux hommes et au bétail. (Ils l'ont confondu avec moi peut-être.)

Certaines légendes affirmaient qu'il était passé du côté de Satan et protégeait les portes de l'enfer. Dieu l'aurait puni et pendant trois ans il aurait subi des coups de marteau sur la tête. La quatrième année, il aurait été autorisé à descendre sur terre.

Par conséquent, le jour de saint Cassien, l'on ne célébrait pas de mariage et l'on évitait de sortir de la maison ou de pratiquer toute activité. L'on ne recevait pas de visiteurs en cette date et l'on accrochait des amulettes dans les granges. Certains avaient peur de faire du ménage jusqu'à la levée du jour – cette période était perçue comme la plus dangereuse et l'on préférait dormir jusqu'au déjeuner.

Enfin, l'on croyait que des malheurs hanteraient ceux qui naissaient le 29 février.

QUEL RÔLE A TENU L'ICÔNE DE LA VIERGE DE VLADIMIR DANS L'HISTOIRE RUSSE ?



La Mère de Dieu de Vladimir est l'une des icônes les plus vénérées dans la communauté orthodoxe russe. Des millions de croyants prient devant les innombrables copies qui en ont été faites et que l'on trouve à travers tout le pays. Comment cela s'explique-t-il ?

Dans presque toutes les églises russes, il est possible d'admirer une image reconnaissable entre toutes : celle de la Mère de Dieu de Vladimir. On y voit l'enfant Jésus assis sur le bras droit de sa Mère qui appuie sa tête contre sa joue droite. Dans l'iconographie russe, cette représentation appartient au type «Éléousa» ou Vierge de Tendresse.

Bien qu'il existe de nombreuses icônes de ce genre en Russie, on considère qu'elles sont toutes inspirées de celle de la Mère de Dieu de Vladimir peinte, selon la

Tradition, par l'évangéliste saint Luc. Cette image sainte aurait été transportée de Jérusalem à Constantinople au Ve siècle.

Comment l'icône de la Mère de Dieu de Vladimir est-elle apparue en Russie ?

Vers 1130, une copie de l'icône de saint Luc réalisée à Constantinople a été offerte au grand-prince Mstislav Ier de Kiev. Elle a d'abord été placée dans un monastère à Vychgorod, ville située non loin de Kiev. Plusieurs légendes font état des nombreux miracles qui lui seraient dus.

En 1149, Iouri Dolgorouki, le fondateur de la ville de Moscou, est monté sur le trône de Kiev. Il a installé son fils Andreï à Vychgorod. Ce dernier aurait lui-même été témoin de miracles accomplis par l'icône de la Vierge. En 1155, il est parti, contre la volonté de son père, dans le nord-est de la Russie, où il a exercé son pouvoir sur la principauté de Vladimir-Souzdal. Il aurait emporté avec lui, probablement de manière arbitraire, l'icône miraculeuse de la Vierge.

La Tradition raconte que l'icône aurait guéri des malades et accompli des miracles à maintes reprises au cours du long voyage d'Andreï. Lorsque la ville de Vladimir n'était plus qu'à 10 kilomètres, les chevaux se seraient arrêtés et auraient refusé d'aller plus loin. Ainsi, le prince et sa suite auraient dû passer la nuit à cet endroit même. La Mère de Dieu leur serait alors apparue. C'est précisément en l'honneur de ce signe divin qu'un monastère et le village de Bogolioubovo auraient été fondés. Le village est devenu le lieu de résidence du prince Andreï, ce qui lui a valu le surnom de Bogolioubski («aimé de Dieu»).

À Vladimir, le prince Andreï Bogolioubski a fondé la cathédrale de la Dormition et y a fait installer l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu en bonne place. C'est ainsi qu'avec le temps elle fut appelée Notre-Souveraine de Vladimir. Le prince Bogolioubski ordonna la confection d'un oklad, – un revêtement destiné à protéger l'icône – devant laquelle il priait lors des jours particulièrement importants. Il l'emportait même avec lui pendant les campagnes militaires.

La cathédrale de Vladimir a été pillée lors de l'invasion mongole, cependant l'icône a été épargnée, ce qui a convaincu encore plus les fidèles de son caractère saint. En 1395, le grand-prince Vassili Ier a ordonné la translation de l'icône à Moscou, alors menacée par le conquérant turco-mongol Tamerlan. Sans raison apparente, il a fait faire demi-tour à son armée. Cet événement a été interprété par les Moscovites comme un signe d'intercession de la Mère de Dieu. Entre la fin du XIVe et le milieu du XVe siècle, l'icône a été rendue à Vladimir puis ramenée à Moscou plusieurs fois. Elle a finalement trouvé sa place dans la cathédrale de la Dormition du Kremlin de Moscou.

Ivan le Terrible priait devant l'image de la Vierge de Vladimir et la plupart des monarques russes ont été couronnés devant elle également. L'icône ne quittait que rarement la cathédrale de la Dormition et uniquement sur ordre des tsars. Elle y est restée jusqu'à la Révolution d'octobre. Par la suite, elle a été restaurée, puis transférée dans le fond des musées du Kremlin de Moscou. Depuis 1930, elle appartient aux collections de la galerie Tretiakov. Depuis les années 1990, elle est conservée dans l'église de Saint-Nicolas à Tolmachi, attenante à la galerie.

Vers 1408, une copie de l'icône de la Vierge a été réalisée pour être laissée en lieu et place de l'originale à Vladimir lorsque celle-ci se trouvait à Moscou. La qualité exceptionnelle de ce travail permet de penser qu'il doit être attribué au célèbre peintre Andreï Roublev, qui réalisa également les fresques de la cathédrale de Vladimir.

Au fil du temps, l'image de Notre-Souveraine de Vladimir est devenue l'objet d'un véritable culte. De nouveaux oklad précieux ont été offerts à l'icône plusieurs fois en signe de reconnaissance pour son intercession. L'un des plus anciens encore bien conservés date de 1410-1411. Il s'agit d'un cadre en or réalisé par des maîtres grecs qui a été commandé par le métropolite de Kiev (installé à Moscou) Photios.

En 1514, le grand-prince Vassili III a commandé une autre copie de l'icône miraculeuse. Elle reproduit fidèlement la taille et le dessin de l'originale. Les scènes de fêtes, représentées sur l'oklad en or du métropolite Photios, sont reprises sur le pourtour. Cette copie était portée en procession à la place de l'originale les jours de mauvais temps. À l'époque soviétique, la copie remplaça l'originale dans la cathédrale de la Dormition, après qu'elle a été transférée aux musées du Kremlin de

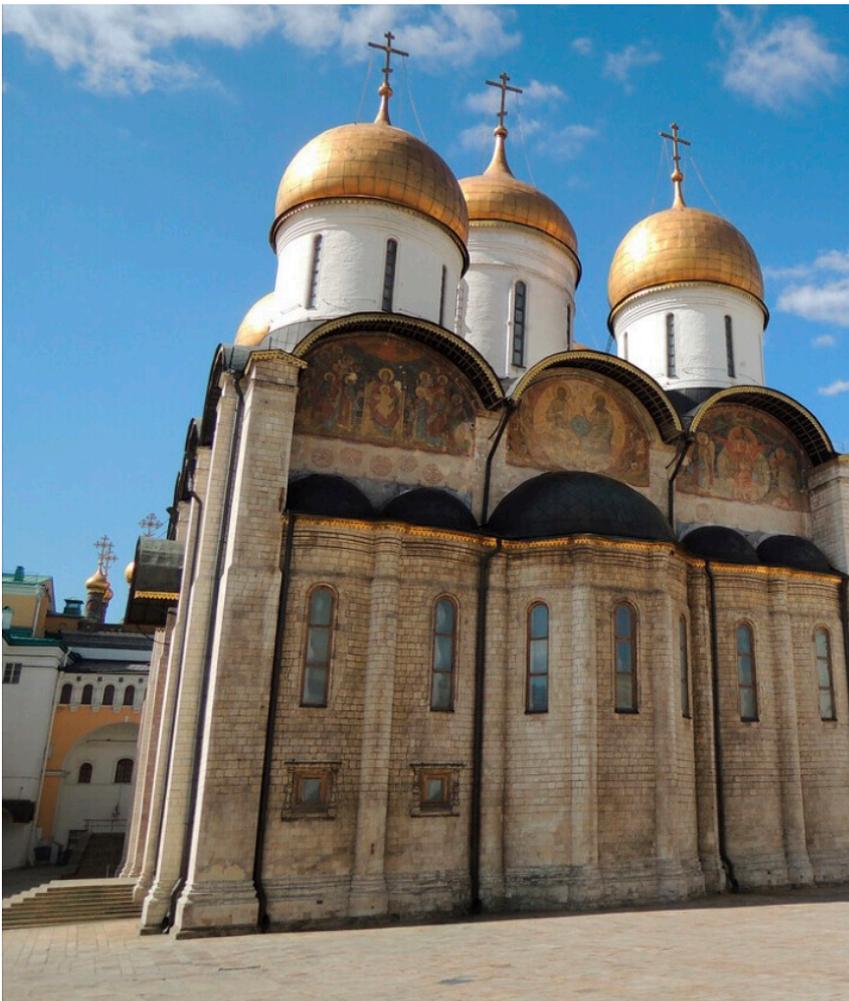
L'image de Notre-Souveraine de Vladimir a acquis une importance historique particulière. Elle est devenue non seulement l'objet de copies, mais aussi un véritable objet d'iconographie. En effet, l'icône elle-même a commencé à figurer sur d'autres représentations religieuses.

Il est fort probable que le patriarche Joseph Ier a commandé cette icône singulière en 1642. Il a ainsi voulu exprimer sa reconnaissance à l'icône de la Mère

de Dieu de Vladimir devant laquelle avait eu lieu le tirage au sort qui l'avait désigné patriarche de Moscou. C'était la première fois que cette fonction était attribuée de cette façon.

Cette icône du milieu du XVIIe siècle illustre le rôle qu'a tenu celle de Notre-Souveraine de Vladimir dans le déroulement de certains épisodes de l'histoire de la Russie médiévale.

Dans :
Russia Beyond [https://
fr.rbth.com](https://fr.rbth.com)



Cathédrale de la Dormition du Kremlin de Moscou

L'abbé Pastor racontait de l'abbé Jean le Nain qu'à sa prière, le Seigneur avait éloigné de lui toutes les passions; il était devenu exempt de soucis, et s'en vint le confier à un ancien : «Regarde, dit-il, un homme en repos et qui n'a plus du tout à combattre.» Mais l'ancien répondit : «Allons ! demande au Seigneur d'avoir à te battre, car c'est par là que l'âme progresse.» Aussi, lorsque la lutte recommença, l'abbé Jean ne demanda plus qu'elle s'éloigne, mais il suppliait : «Seigneur, donne-moi la patience de supporter ces luttes.»

PARDONNE-LEUR !

«La pauvreté est rusée en inventions,» dit un proverbe russe. L'équivalent français : «la nécessité est mère d'invention». Cela veut dire quand on est dépourvu de moyens, on en invente. Cela concerne, au niveau spirituel, mon manque de charismes, vertus et formation spirituelle. Il faut donc suppléer. Cela peut servir, avec peu de moyens, comme introduction – comme plat d'entrée.

Comme plat principal, je voudrais m'attarder un peu sur les paroles du Christ : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». (Luc 23,34) Le Sauveur, au moment de donner sa vie pour nous, disait cela en face des principaux juifs, dans leur aveuglement orgueilleux, des bourreaux grossiers, et de la populace qui criait : «Crucifie-le !» (Mt 27,22)



Il y avait pourtant des exceptions, comme le bon larron Dismas, qui croyait, contre toute évidence, à la résurrection, ou le centenier Corneille qui disait : «Assurément, cet homme était Fils de Dieu.» (Mc 15,39)

Si on regarde le monde actuel, n'est-ce pas la même situation ? Ceux qui manipulent ce monde, dans leur soif de pouvoir et d'argent, ont comme maître, le diable, même ceux qui exécutent leurs ordres, et aussi la majorité des gens ignorants qui se laissent entraîner vers le mal, ne croyant plus à leur Créateur mais à la science, à l'argent et au bien-être.

Celui qui au paradis insuffla aux protoplastes la désobéissance, est le même qui poussa les juifs à crucifier le Messie et qui entraîne les hommes d'aujourd'hui vers le mal. Jamais on a vu autant de crimes que dans ce monde apostat ! Les journaux sont remplis de crimes de toutes sortes et il est rare que l'on y lise une bonne nouvelle. Bien sûr, on peut attribuer cela aux médias, à la drogue, à l'insécurité et autres, mais celui qui tire les ficelles est toujours le diable qui sait que son heure est venue. «Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre, il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui,» dit l'Apocalypse (12,9) Un peu plus loin : «Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps.» (12,12) Cela coïncide avec ce que dit le même apôtre : «Il cria d'une voix forte : «Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone. Et elle est devenue une antre de démons, repaire de tous les esprits impurs, repaire de tous les oiseaux impurs, et détestables. Car tous les peuples ont bu le vin de sa prostitution furieuse. Les rois de la terre, avec elle, se sont livrés à la débauche, et les commerçants de la terre ont fait fortune grâce à son luxe démesuré.» (Apo 18,2-3)

Je ne veux pas entrer dans les détails sinon je parlerais du peuple palestinien qu'on extermine, du peuple ukrainien qu'on sacrifie pour l'ambition mondialiste, de la pédophilie des grands de ce monde et de certains milieux cléricaux, des enfants qui tuent leurs parents, et vice versa, des femmes violées en pleine rue, etc. Je n'en finirais pas.

Ne nous étonnons pas si nous, les croyants, sommes attaqués plus violemment, car c'est à nous que le Malin en veut principalement.

Pour finir ce «plat» il reste comme «dessert» l'exhortation à ceux qui croient au Christ, tels Dismas ou Corneille, à prier pour ce pauvre monde qui gît dans le mal et à nous sacrifier. Notre responsabilité est grande et à nous sera demandé bien plus de comptes qu'à ceux qui n'ont pas connu Dieu, et qui n'ont jamais fait l'expérience de son amour, ou plutôt qui n'en sont pas conscients, car Dieu les aime également, mais hélas sans retour !

a. Cassien

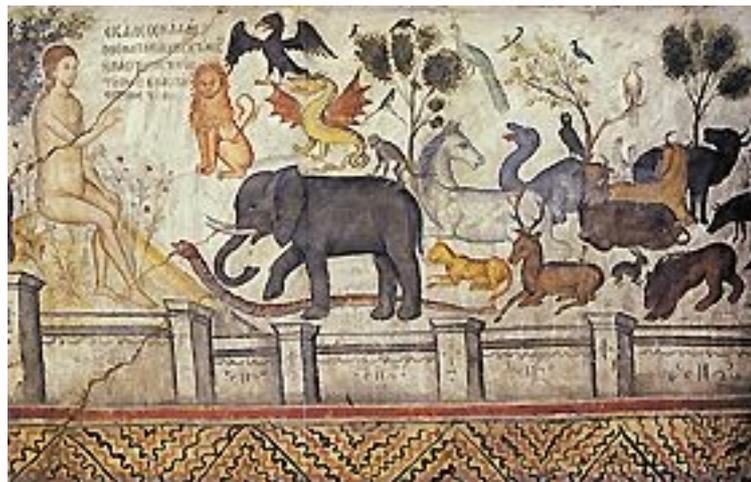
CONSIDÉRATIONS

Il faudrait avoir l'élégance d'un saint Jean Chrysostome, la précision d'un saint Maxime le Confesseur et la fermeté du Précurseur, mais cela n'est et ne restera qu'un pieux désir. Prêchons donc avec les pauvres moyens que nous avons à notre disposition.

Un sujet me trotte depuis quelque temps dans la tête : Est-ce qu'au paradis céleste, il y aura des animaux comme dans l'Eden ? À ma connaissance, les saints et les moines saints ont dans des visions contemplé une végétation luxuriante mais ils ne parlent pas des animaux. Une chose est sûre : Les animaux sur cette terre ne ressusciteront pas et ceux qui adorent leurs chiens, chats etc. ne les verront pas dans l'au-delà.

Dans le jardin d'Eden, il fut demandé à Adam de donner des noms aux animaux : «Le Seigneur Dieu, qui avait façonné du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les fit venir vers l'homme pour voir comment il les nommerait, afin que tout être vivant porte le nom que l'homme lui donnerait. L'homme donna donc un nom à tous les animaux domestiques, à tous les oiseaux du ciel et aux animaux sauvages.» (Gen 2,19-20)

Il y a une belle fresque aux Météores en Grèce qui illustre cela. Le serpent y figure déjà.



Malheureusement il y eut aussi le serpent dont le Malin se servit pour tenter les protoplastes. Le serpent était-il responsable de cette tentation, puisque Dieu le maudit ensuite ? C'est peut-être moi qui le sait, comme disent les grecs. «Alors le Seigneur Dieu dit au Serpent : Puisque toi, tu as fait cela, tu es maudit parmi tout le bétail et tous les animaux sauvages : tu te traîneras sur le ventre, tu mangeras de la poussière tout au long de ta vie.» (Gen 3,14) Une chose est sûre : C'est à travers le serpent que le diable fut maudit car le texte dit ensuite : «Je susciterai de l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui mordras le talon.»

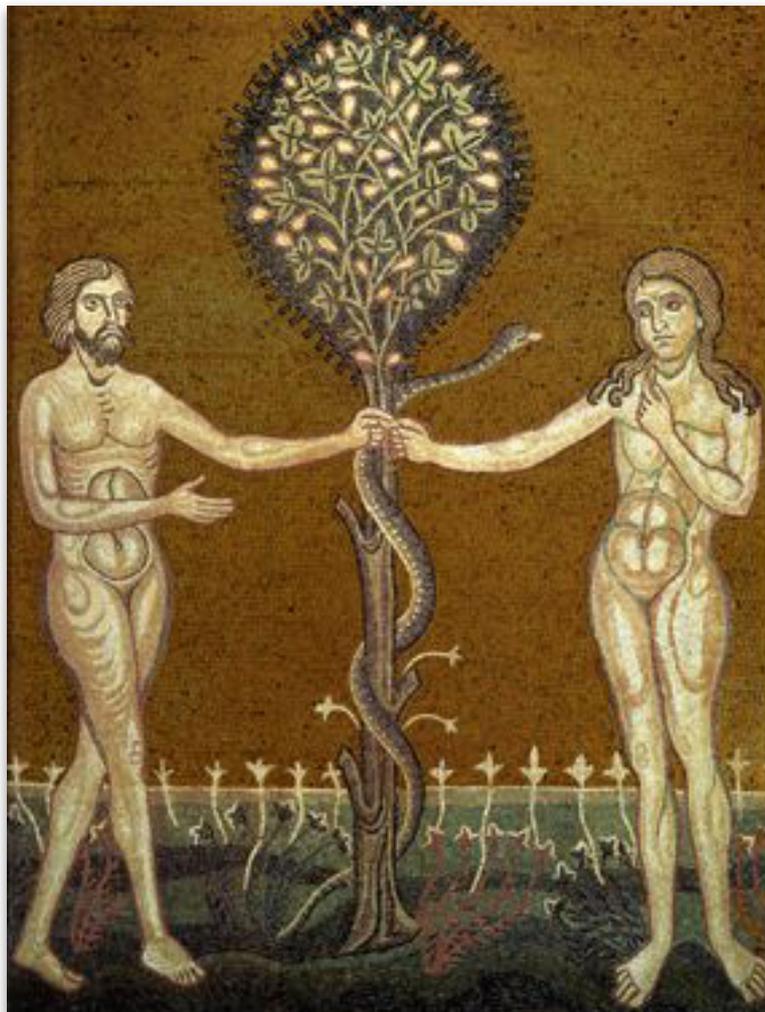
Dans le paradis, l'homme comprenait les animaux et réciproquement, ou bien ceux-ci prenaient une voix humaine, comme l'ânesse du prophète Balaam ? «Alors le Seigneur fit parler l'ânesse, qui dit à Balaam : *Que t'ai-je fait pour que tu me battes ainsi par trois fois ?* Balaam lui répondit : *C'est parce que tu te moques de moi. Ah ! si j'avais une épée sous la main, je t'abattrais sur-le-champ !* L'ânesse reprit : *Ne suis-je pas ton ânesse qui te sert de monture depuis toujours ? Est-ce que j'ai l'habitude d'agir ainsi avec toi ?* Et il répondit : *Non !*» (Nombres 22,28)

Revenons. Il y a donc eu une végétation merveilleuse, mais ni épines ni chardons, car c'est après la chute que le Créateur dit : «Il te produira des épines et des chardons; et tu mangeras des produits du sol,» et cela en dehors du paradis, mais bien sur la terre maudite.

Dieu avait procuré dans le paradis terrestre des plantes et animaux pour sa jouissance. Pourtant dans l'au-delà, ce ne sera plus la matière terrestre qui sera notre contemplation mais la gloire de Dieu. Ceux qui ont eu des visions, les ont eues selon leur capacité, qui est liée à leur expérience sur terre. Dans le ciel, nous verrons non plus en image et comme dans un miroir, comme dit l'Apôtre : «Aujourd'hui, certes, nous ne voyons que d'une manière indirecte, comme dans un miroir. Alors, nous verrons directement. Dans le temps présent, je connais d'une manière partielle, mais alors je connaîtrai comme Dieu me connaît.» (I Cor 13,12) Un peu plus loin : «Et nous tous qui, le visage découvert, contemplons, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en son image dans une gloire dont l'éclat ne cesse de grandir. C'est là l'œuvre du Seigneur, c'est-à-dire de l'Esprit.»

Ceux qui ont été ravis au troisième ciel, tel l'apôtre Paul, pourront compléter ces quelques mots. Moi, je suis à la fin de mon latin.

A. Cassien



Mosaïque à Montreal (Italie)

ΤΑ ΑΓΙΑ ΤΩΝ ΑΓΙΩΝ

Pendant la divine liturgie, bien après l'épiclese (consécration), le prêtre élève le calice et le disque, contenant le Corps et le Sang du Christ, et s'exclame : ΤΑ ΑΓΙΑ ΤΩΝ ΑΓΙΩΝ (en grec) !

Comment traduire ces mots en français ? La traduction que j'ai, et dont je me suis servi jusqu'à présent, dit : *Les choses saintes aux saints* ! Cette traduction me gêne un peu car il ne s'agit pas de choses; ce serait chosifier le Corps et le Sang du Christ. On peut traduire : *Les saints*, – ou *ce qui est saint* – mais cela ne précise pas si ces sont des personnes ou des objets.

Dans l'archiheratikon (traduit par Denis Guillaume) se trouve la traduction : «Aux saints les choses saintes !»

En grec, il n'est pas dit au singulier : Le saint aux saints. Ce serait : *O agios*. Si c'étaient des personnes, on dirait : *I agii*. C'est bien la chair et le sang du Christ. Il ne s'agit pourtant pas seulement du corps physique et du sang, dans la communion, mais bien de la personne du Christ entier; sinon ce serait un corps mort. Il dit bien : «Moi, je suis le pain vivant descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain-là, il vivra éternellement». (Jn 6,51) Le sang contient la vie, selon l'Écriture, et le corps contient l'âme, sinon c'est la mort.

Dans l'Église orthodoxe on se sert bien du pain levé pour symboliser ce mystère, et non des azymes, comme les juifs ou les Latins encore.

Pour la deuxième partie : *aux saints*, il n'y a pas de problème car il s'agit des fidèles, que l'Apôtre appelle saints. *Aux saints*, exclut bien sûr les non-fidèles car le Seigneur dit bien : «Gardez-vous de donner aux chiens ce qui est sacré.» (Mt 7,6)

Traduire : *Les sacrés aux saints*, n'est pas valable car ce serait en grec : *agiasmeni*. Il s'agit bien du pain et vin sanctifiés, et plus que sanctifiés : transsubstantiés faudrait-t-il dire, car au moment où le prêtre exclame : *ta agia ton agion*, c'est déjà le Corps et le Sang du Sauveur. Dire *les sacrés...* n'est pas juste non plus, car cela ferait réminiscence aux pain et vin, mais ils s'agit du Christ qui n'est plus pain et vin, dont il n'a que gardé l'apparence, pour nous à cause de notre cécité spirituelle, comme l'illustre l'histoire ci-après.

Revenons. Il me semble qu'aucune traduction n'est exacte. Ou bien on chosifie ou bien on laisse dans l'incertitude de savoir s'il s'agit de personnes ou d'objets.

Pour ma part, je préfère le moindre mal : simplement : *Le saint aux saints*. Il me semble, – si le texte était à l'origine en français, – que l'on dirait cela. C'est donc une traduction selon le sens, et non littérale.

Plus je réfléchis plus cela devient subtil et difficile. Arrêtons donc !

Je n'exclus pas une erreur dans mes réflexions, vu mon français médiocre et mon grec encore plus faible.

a. Cassien

L'abbé Daniel, le Pharanite racontait ceci : Notre Père l'abbé Arsène a dit d'un Scétiote qu'il était grand par sa pratique de l'ascèse mais simple dans sa foi et que, par manque d'instruction, il se trompait et disait : «Le pain que nous recevons n'est pas réellement le corps du Christ, mais une figure.» Deux vieillards, ayant appris qu'il tenait ce propos et sachant qu'il était remarquable par sa vie, pensèrent qu'il parlait innocemment et par simplicité. Ils vinrent le trouver et lui dirent : «Père, nous avons appris qu'un infidèle disait que le pain que nous recevons n'est pas réellement le corps du Christ, mais une figure.» Le vieillard dit : «C'est moi qui dis cela.» Alors

ils l'exhortèrent en lui disant : «Ne tiens pas cette opinion, père, mais ce que transmet l'Église catholique. Nous croyons, en effet, que le pain lui-même est le corps du Christ, et que le calice même est son sang, et cela en vérité, et non en figure. Mais de même qu'au commencement, prenant de la poussière de la terre, Dieu façonna l'homme à son image, et que personne ne peut dire que ce n'est pas une image de Dieu, bien qu'elle soit insaisissable, ainsi en est-il du pain dont il dit *C'est mon corps*, en sorte que nous croyons que c'est vraiment le corps du Christ.» Le vieillard dit : «Tant que je n'aurai pas été convaincu du fait, je ne serai pas satisfait.» Ils lui dirent alors : «Prions Dieu cette semaine au sujet de ce mystère, et nous croyons que Dieu nous le révélera.» Le vieillard accueillit cette parole avec joie, et il pria Dieu en disant : «Seigneur, tu sais que ce n'est pas par malice que je doute; mais pour que je ne m'égare pas dans l'ignorance, donne-moi une révélation, Seigneur Jésus Christ.» Les vieillards s'en allèrent dans leurs cellules et, eux aussi, prièrent Dieu en disant : «Seigneur Jésus Christ, révèle au vieillard ce mystère, pour qu'il croie et ne perde pas son labeur.» Et Dieu exauça les deux prières. La semaine achevée, ils vinrent le dimanche à l'église et les trois se tinrent ensemble sur une même natte, le vieillard au milieu. Leurs yeux furent ouverts et quand le pain fut placé sur la table sainte, il leur apparut seulement à eux trois comme un petit enfant. Et au moment où le prêtre étendit la main pour fractionner le pain, voici qu'un ange du Seigneur descendit du ciel, ayant un glaive, il égorgea l'enfant et fit couler son sang dans le calice. Quand le prêtre coupa le pain en petits morceaux, l'ange coupa aussi l'enfant en pièces. Et lorsqu'ils s'approchèrent pour communier, au vieillard seul fut donné un morceau de chair sanglante. Voyant cela, il fut effrayé et s'écria : «Je crois, Seigneur, que le pain est ton corps, et le calice ton sang.» Et aussitôt la chair dans sa main devint du pain selon le mystère; et il le prit en rendant grâces à Dieu. Alors les vieillards lui dirent : «Dieu connaît la nature de l'homme, il sait qu'il ne peut manger de la chair crue, et c'est pourquoi il transforme le corps en pain et le sang en vin, pour ceux qui le reçoivent avec foi.» Et ils rendirent grâces à Dieu au sujet du vieillard, de ce qu'il ne lui avait pas laissé perdre ses labeurs. Et les trois s'en retournèrent avec joie dans leurs cellules.

